JULES BRETON 1827–1906

Les alouettes

A Théodore de Banville.

Dans l'effluve azuré qui revêt de mystère
La nudité des champs où la faux a passé,
Sur un point du terroir nouvellement hersé,
Un éclat lumineux, un astre solitaire,
Qu'on croit tombé du ciel et qui palpite à terre,
Jette de gais rayons dont l'air est traversé.

Tournoyant alentour, un essaim d'alouettes
Se berce dans son vol doucement ondulé,
Car le rayon toujours fascine l'être ailé ;
L'étincelle des flots appelle les mouettes,
Aux flammes de l'art pur s'exaltent les poètes,
Et près du flambeau git le papillon brûlé.

L'alouette n'a pas la raison qui protège
Et ne soupçonnant pas le perfide appareil,
Croyant naïvement à cet astre vermeil,
Elle chante, et, ravie, elle fond sur le piège ;
Et l'on voit triompher l'oiseleur sacrilège
Qui pour tromper l'oiseau s'est servi du soleil.

Courrières, 1874.